

Dominique Touchon Fingermann

Devenir analysant : position du symptôme * ou De l'embrouille au symptôme, ou encore D'un sac de nœuds à un nœud de signes **

L'adresse à un psychanalyste ne configure pas encore un transfert analytique, c'est-à-dire une demande qui réponde à l'offre extraordinaire « d'un silence comme point d'appui ¹ ».

La parole du tout-venant qui s'adresse à un « psy » n'a pas encore la qualité de l'association libre, soit une parole qui met en jeu son énigme propre, en se risquant à l'impensé, à l'imprévu du trébuchement des mots. Une association libre serait comme une parole « déchaînée » qui interrogerait cependant son secret éventuel, depuis la supposition d'un complément dans l'Autre de ce peu-de-sens en suspens, de cette lettre en instance.

C'est la mise en fonction du symptôme, le pas-de-sens nécessaire à la bascule du discours qui produit ce devenir analysant et supporte la mise au travail du transfert.

D'entrée de jeu, il peut y avoir une suspicion d'un savoir incongru, qui déborde le moi dans les symptômes, l'angoisse et la répétition, mais cette première adresse au « psy » semble souvent supposer que ce savoir ne serait pas du sujet et qu'il est donc plus confortable de s'en décharger sur l'Autre : d'où le succès des interprétations neurologiques ou victimaires.

Il s'agit donc que, dès les premiers rendez-vous, l'analyste prenne sa place dans le discours pour que ces entretiens soient préliminaires à une

*  M. Bousseyroux, « Position du symptôme », *Mensuel*, n° 36, Paris, EPFCL, octobre 2008.

**  Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « Devenir analysant », le 5 février 2026, à Paris.

1.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, L'Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024.

entrée en analyse. C'est déjà là, au niveau d'un accueil spécifique du symptôme et de l'angoisse, que « de l'analyste » marque une différence, et prend position. Cette prise de position face à la plainte creuse un espace, un vide, un vide médian (qui produit un autre courant d'air). « D'abord, ne pas comprendre » : cette mise en place de l'énigme répond au pas-de-sens et le complète en y interrogeant son savoir insu. C'est ce creux qui mettra le symptôme enfin en question et engagera le sujet vers une parole analysante vectorisée par le transfert. De la position de l'analyste dépend la position du symptôme : son identification comme marque singulière du sujet, enfin en question.

Comment, des plaintes, récits, revendications, exaspérations, peut s'extraire « cette marque proprement humaine », le symptôme, qui se manifeste comme inconciliable, mais qui au bout du compte révélera son évidence d'ex-sistence et se fera re-connaître ? Pas sans l'analyste : pas de devenir analysant sans entrée de l'analyste.

C'est d'ailleurs ce qui me faisait soupirer au cours de ces entretiens préliminaires qui n'en finissaient pas de recommencer malgré les tactiques utilisées : silence(s), coupures, interjections, étonnement, provocations. Du côté de monsieur L. : jaspinages, *name dropping*, allusions, aveux de confiance et admiration témoignaient d'un « amour de transfert » mais produisaient l'impression désagréable de tourner en rond. M. L. ne se déplaçait pas, mais il me baladait, moi et mes tactiques. D'ailleurs, ce monsieur qui habite une autre ville se déplaçait très peu jusqu'à mon adresse, malgré un accord de départ. Les rares séances « en présence » le bouleversaient toujours et promettaient en vain des suites plus sérieuses.

M. L. a une vie formidable, réussite professionnelle extraordinaire, famille magnifique, épouse hors pair et maîtresse « spectaculaire ». Il souffre de ne pouvoir quitter l'une pour aimer tranquillement l'autre. Il est déchiré, rien de ce qui a fait sens dans sa vie (argent, pouvoir, culture, politique, etc.) n'est à la hauteur de ce qu'il gagne avec cette déchirure. C'est une vraie souffrance mais pas un symptôme. Les dilacérations, l'indécision, la honte s'intégraient toujours à son blabla.

La maladie de sa fille a finalement porté un coup à son monde merveilleux sans que le deuil entame la culpabilité qui l'immobilisait et l'envoûtait.

J'ai dû insister plus gravement pour qu'il se déplace et bousculer ses lamentations douloureuses en décomplétant une des phrases où il exprimait sa culpabilité en disant « coisa feia ! », expression commune plutôt infantile, « comme c'est vilain ! », qui « il était une fois » avait marqué l'événement de corps traumatique.

La séance suivante s'est déroulée sur le divan, c'est là que le discours a viré de bord et que M. L. a pu mettre son déchirement au travail comme une question symptomatique, la chose vilaine, laide nommant au plus près l'énigme de son existence et cet exil de l'être, précipité comme exil du sexe, et qui faisait retour comme une attraction fatale pour les « choses laides ».

Depuis, les pistes associatives ont lâché le sens unique et commentent à déplier l'enveloppe formelle du symptôme, non sans surprise pour cet homme petit de taille qui se plaisait depuis plus de sept décennies à prouver ce « minister kopf », comme l'avait désigné en yiddish l'oracle de cette grand-mère émigrée.